



## L'histoire du temps présent

# Tours de France

**Denis Scuto**

„Ach nein, lieber Herr“, antwortet man mir gewöhnlich, ‘das Elend ist es gerade nicht, das uns aus der Heimath forttriebt. Im Gegentheil: ich bin der Sohn wohlhabender Leute. Ohne seine ‘tour de France’ gemacht zu haben, kann man ja heute nicht mehr bestehen. Es gibt kein halbes Dutzend Jungen meines Alters mehr in unserem Dorf, die nicht in Frankreich gewesen sind. Zwar hatte ich anfangs nicht rechte Lust, aber da ich, wenn ich in Gesellschaft mit meinen Kameraden bin, immer nur von Paris sprechen höre und so das Aussehen eines Dummkopfes habe, weil ich nie ein Wörtchen mitreden kann, so habe ich, trotzdem meine Eltern sich dagegen wehrten, ebenfalls beschlossen, meine ‘tour de France’ zu machen. Meine Eltern müssen zwar einen Knecht dingen, um zu ersetzen, aber das hat nichts zu bedeuten. Mit dem Gelde, das ich gewinnen werde, können meine Eltern den Knecht bezahlen. Ich werde zwei Jahre fortbleiben, und sollte ich auch schwarzen Hunger leiden.“ Voilà le discours qu’Emile Mersch, Spezialkorrespondent du Luxemburger Wort à Paris, prête en 1887 à un des nombreux jeunes hommes luxembourgeois qui l’ont fait: le Tour de France.

Contrairement à tous ceux et toutes celles qui ont acclamé le Tour de France cycliste lundi dernier sur les bords des routes du Grand-Duché, de la Schmëtt au nord jusqu’à Esch-sur-Alzette au sud, le correspondant du journal catholique n’aimait pas le Tour de France de l’époque. Son message était plutôt: Jeunes gens, pourquoi aspirez-vous tant à faire ce Tour de France? Pourquoi voulez-vous vous rendre jusqu’à Paris? Cette ville qu’il appelle „Babylone-sur-Seine“. Restez donc auprès de votre famille, ne quittez pas votre pays, vos campagnes. Ce message était adressé au lecteur catholique et conservateur du *Wort*.

Mersch, „professeur à Versailles“, regrette le temps d’avant l’introduction du chemin de fer, avant que le Feierwon ne relie Luxembourg au „grousser Völkerbond“. Avant, les fils de paysans se contentaient des Ardennes françaises, Mézières, Reims à la rigueur, où ils restaient deux ans en apprentissage à la ferme pour ensuite retourner dans leur patrie. Mais, en 1886, Paris est devenu, malheureusement pour Mersch, un lieu de séjour incontournable.

Le Spezialkorrespondent les met en garde, tous. Toi, l’intellectuel, tu vivoteras à Paris tel un déclassé. Toi qui te voyais en cocher d’une grande maison bourgeoise ou aristocratique, tu finiras cocher de fiacre ou d’omnibus, traînant plus de 12 heures par jour pour un maigre salaire. Toi, l’étudiant, tu te perdras en route et tu finiras comme plongeur dans la cave d’un bistrot parisien, une condition bien pire que celle d’un valet de ferme.

C’est le sort des jeunes femmes qu’il plaint le plus. La proprié-



Carte postale du Faubourg Saint-Antoine où vécurent beaucoup d’émigrants luxembourgeois et qui fut une étape fréquente des Tours de France

taine luxembourgeoise d’un bureau de placement, Madame Koch, lui raconte en 1887 qu’elle a placé plus de 20.000 domestiques en 27 ans. Au lieu de trouver une place comme gouvernante, beaucoup sont exploitées comme bonne à tout faire, avertit Mersch. Ou alors la Babylone moderne se transforme en Sodome et Gomorrhe et les jeunes femmes luxembourgeoises disparaissent près de la Gare de l’Est, „in einem jener infamen Häuser“. A moins qu’un homme d’église ne vienne les sauver. D'où l’appel de Mersch: „Nein, nein, bleibt in der Heimath, kommt nicht nach Paris, wo Schimpf und Schandeur erwarten.“

### Le Tour de France, une mode dangereuse

Je ne sais pas si le correspondant du *Wort*, craignant pour la religion et la morale de la jeunesse luxembourgeoise, a lu douze ans plus tard l’édition de *L’Aurore* du 13 janvier 1898, avec en première page la lettre ouverte de l’écrivain Emile Zola au président Félix Faure, „J’accuse“, sur l’affaire Dreyfus. A la page trois, il serait tombé sur ce fait divers peu ordinaire: „Le Crime d’une Fillette de quatorze ans“. La fillette s’appelait Elise Fleurent, „domestique, originaire du duché de Luxembourg“. En 1898, elle fut arrêtée et emprisonnée pour avoir tiré trois balles sur son ancien amant, Paul Feugère, garçon distillateur, qui venait de la quitter. Il mourut des suites de ses blessures. Il avait dix ans de plus qu’elle. Lui en avait 24, elle 14. Lorsque Paul l’abandonna, Elise n’était pas allée chercher un aumônier, mais un revolver.

Le fac-similé de *L’Aurore*, auquel mon ami musicien, historien et collectionneur Luciano Paglini m’a rendu attentif, a sorti cette domestique luxembourgeoise, une parmi des milliers de domestiques luxembourgeoises au 19<sup>e</sup> siècle en France, de l’anonymat. Autrement, son existence ne serait documentée que dans des archives paroissiales, judiciaires ou administratives, comme celles de l’état civil. C’est d’ailleurs dans la publication ré-

cente des généalogistes de Yutz sur „Les mariages de Luxembourgeois à Paris de 1860 à 1902“ que je l’ai retrouvée. Le 24 octobre 1891, Eugène Joseph Fleurent, sellier né à Epinal (Vosges), veuf depuis janvier 1890, épouse Elise Schadeck, née à Heiderscheid (Grand-Duché de Luxembourg), fille de paysan. Ils légitiment la fille d’Elise Schadeck, Elisabeth, née le 18 octobre 1883 à Heiderscheid, qui s’appelle dorénavant Fleurent et qui, quatorze ans plus tard, comme le précise le journaliste de *L’Aurore*, „s'est fait arrêter sans résistance“.

Comme l’historien Henri Wehenkel l’a montré à l’aide des Mémoires du typographe luxembourgeois François Martin, d’autres perspectives existent sur les Tours de France des Luxembourgeois au 19<sup>e</sup> et au 20<sup>e</sup> siècle. Ce jeune compagnon typographe quitta le Luxembourg en 1867 pour entreprendre son Tour de France qui le mena dans 34 villes françaises. Le Tour de France se mua en Tour du monde qui le conduisit en Belgique, en Allemagne, en Suisse, en Afrique du Nord, aux Etats-Unis, à Cuba. Il ne rentra au Grand-Duché que 52 ans plus tard, en 1919, et y rédigea les Mémoires de ses voyages. Dès la fin de son apprentissage, en 1865, Martin fut membre de la nouvelle Société des typographes de la ville de Luxembourg, sous l’influence de son patron d’apprentissage, Pierre Merl, un „rouge“ qui était déjà actif lors de la Révolution de 1848 au Luxembourg, mais aussi de l’abbé Bernard Haal qui fonda en 1864 au Luxembourg le Gesellenverein catholique, sur l’exemple de Kolping à Cologne.

Dans ses Mémoires il décrit son arrivée à Paris en 1867, vingt ans avant le récit de Mersch. C’est un autre Paris. Pour Martin la capitale du monde. La ville du goût et de l’art de vivre. Le lieu de naissance de l’Europe démocratique. Avec le Faubourg Saint-Antoine, où habitaient d’après Martin en 1867 12.000 Luxembourgeois, le quartier des barricades de tant de révoltes. Quatre ans plus tard, des Luxembourgeois allaient mourir sur les barricades du Faubourg Saint-Antoine, lors de la Commune de Paris. C’est le quartier des nom-

breux ébénistes luxembourgeois, qui y vivent et y travaillent avec leurs collègues français, belges, allemands, italiens depuis le 18<sup>e</sup> siècle. Ils chantent les chansons de Dicks et de Lentz dans les cafés près de la Bastille.

### Des émigrations luxembourgeoises à étudier

Mais ce ne sont pas seulement les ébénistes luxembourgeois qui ont vécu dans les quartiers de Paris. Pas seulement Bernard Molitor, ébéniste de Louis XVI et de Napoléon. Pas seulement Eugène Cravat, né en 1886 à Paris, qui est cité dans le Livre d’Or des Légionnaires de 14-18 comme „maître-ébéniste fort estimé de la rue St-Antoine“. Il tombe le 9 mai 1915 dans les rangs des Français, le même jour qu’un autre Luxembourgeois renommé, François Faber, coureur cycliste professionnel à Aubervilliers, dans la banlieue parisienne, vainqueur du Tour de France en 1909, né en 1887 à Aulnay-sur-Iton, dans l’Eure (Normandie).

Mais la colonie luxembourgeoise à Paris n’est pas seulement celle de l’artisanat et celle de la formation. Elle est aussi une colonie de travail, notamment dans l’industrie du bâtiment. Les ouvriers luxembourgeois sont occupés à des travaux de terrassement, de maçonnerie, de démolitions, aux fortifications de Paris, dans le cadre des grands travaux de Haussman, de la construction de la Tour Eiffel et du métro.

Dans les registres d’état civil, on les retrouve comme „maçon, terrassier, journalier, démolisseur“. Dans l’industrie textile, les hommes sont „tailleur, teinturier, gantier“, les femmes „journalière, couturière, ouvrière à la mécanique“. Le service domestique se féminise progressivement au fil du 19<sup>e</sup> siècle. En 1901, des 8.050 Luxembourgeois officiellement recensés à Paris, plus de la moitié, 4.500, sont des femmes dont la majorité travaille comme domestique.

Le nombre de Luxembourgeois en France diminue dans la première moitié du 20<sup>e</sup> siècle, de

40.000 à la fin du 19<sup>e</sup> siècle à 20.000 en 1931 et à 10.000 en 1946. Signe d’un ralentissement de cette émigration, mais aussi de l’intégration des Luxembourgeois dans la société française. Mais des anciens étudiants luxembourgeois que nous avons interviewés dans le cadre d’une étude sur la Maison des étudiants belges et luxembourgeois à Paris, la Biermans, nous ont raconté qu’ils se souvenaient encore de compagnons bouchers luxembourgeois, faisant leur Tour de France, qui leur préparaient le boudin comme à la maison, vers 1960.

Un Tour de France est passé par le Grand-Duché cette semaine. Mais des dizaines de milliers de tours de France attendent d’être racontés par les historiens et historiennes des migrations. Deux mémoires de master ont analysé récemment à l’Université du Luxembourg la situation spécifique des Luxembourgeois en France pendant la Première Guerre mondiale : Joé Bellion celle des Légionnaires et Jim Carrélli le sort très peu connu des presque 500 civils luxembourgeois internés de 1914 à 1919 dans des camps de concentration français. Christine Muller a étudié de près à l’EHESS à Paris „Les Luxembourgeoises à Paris : la domesticité de 1880 à 1950“.

Mais qui d’autre s’intéresse à l’émigration de masse vers la France, une émigration dont les traces se retrouvent dans la plupart des familles luxembourgeoises ? Une bonne question dans un pays où beaucoup sont occupés à se regarder le nombril luxembourgeois et, sauf pour le passage du Tour de France, se détournent de plus en plus de la France et du français. Le tout dans un pays où les autorités n’établissent toujours pas des statistiques précises sur l’émigration actuelle, estimée à plus de 20.000 personnes au passeport luxembourgeois, émigrés temporaires ou définitifs pour les raisons les plus diverses, profession, études, amour, santé, lifestyle. Un phénomène de masse d’aujourd’hui. L’historienne Antoinette Reuter a calculé que, ramené à l’échelle d’un grand pays comme la France, ce nombre équivaudrait à trois millions de „Français de l’étranger“. Sans parler des centaines de milliers de descendants à l’étranger d’émigrants luxembourgeois qui ont un jour décidé de faire leur Tour de France, Tour de Belgique, Tour d’Allemagne ou Tour d’Amérique.

Il serait peut-être temps de donner, tant pour les études statistiques que pour les études historiques, aux migrations – dans ce cas aux émigrations et aux émigrants – la place importante qui leur revient dans le développement de ce pays, de sa population et de ses spécificités.



Lauschtet  
och dem  
Denis  
Scuto säi  
Feuilleton  
op Radio  
100,7, all  
Donnesch-  
deg um 9.40 Auer (Rediffu-  
sioun 19.20) oder am Audioar-  
chiv op [www.100komma7.lu](http://www.100komma7.lu).